



Ce pavillon inquiétant est pour toujours associé à l'histoire de la flibuste. Il servait à terroriser les futures victimes des pirates. (Bibl. Nat.)

Les deux célèbres femmes pirates, Ann Bonney et Mary Read, embarquées sur le même navire, firent preuve d'une combativité et d'une audace extraordinaires. Leurs exploits égalèrent ceux de leurs « collègues mâles ». (Bibl. Nat.)



Elles battaient pavillon noir

PAR ROBERT DE LA CROIX

Robert de la Croix, qui a écrit une très remarquable Histoire de la piraterie (France-Empire) nous a déjà présenté l'un des plus cruels parmi les flibustiers français, l'Olonnois. Ce même auteur nous parle maintenant d'une catégorie de flibustiers tout à fait inattendue : les flibustières ou femmes pirates. Car il y en eut, et dont les exploits ne le cédèrent que de peu à leurs « collègues » mâles.

Nous avons du mal à imaginer qu'une femme puisse être pirate et, de fait, il y en a peu. La reine d'Illyrie, Teuta, avait été surnommée la reine des pirates, au III^e siècle avant Jésus-Christ. Mais elle ne s'aventura jamais en mer. Elle se contenta d'organiser le pillage des navires romains qui approchaient des côtes de son royaume.

Des femmes participèrent à la grande geste viking et certaines d'entre elles, selon les Sagas, montrèrent autant de courage que les hommes, mais on doit plutôt les classer parmi les guerrières que parmi les pirates. Il faut attendre le XVIII^e siècle pour rencontrer deux femmes pirates authentiques : Ann Bonney et Mary Read.

Au mois de janvier 1731, les magistrats de Port-Royal, à la Jamaïque, apprirent avec stupéfaction que, au milieu des pirates qui allaient être soumis à leur juridiction, se trouvaient deux femmes. Ils pensèrent d'abord que c'était une méprise, qu'il s'agissait de deux prisonnières. On les

détrompa. Ces deux femmes avaient été capturées sur le navire du flibustier Rackam et elles s'étaient battues avec énergie avant de se rendre. Du reste, elles n'avaient pas cherché à nier leur état.

Quand elles déclinerent leur identité, la stupéfaction augmenta. La première, Mary Read, originaire du pays de Galles, était inconnue à la Jamaïque, mais la seconde, Ann Bonney, était la fille d'un négociant de l'île. Elle avait quitté son père, quelques années auparavant, après que celui-ci eut refusé son consentement au mariage d'Ann avec un matelot. Nul n'avait depuis lors entendu parler d'elle.

Le « lest du diable »

Comment avait-elle été amenée à vivre avec des écumeurs de mer, et quelles circonstances surprenantes l'avaient-elle mise en rapport avec une seconde femme pirate ? C'était une étrange histoire, en effet. Elle commence lorsque la jeune fille présenta à son père le garçon qu'elle

voulait épouser, un quelconque marin qui n'avait d'autre capital que son espérance. Bonney avait souhaité un autre gendre : un officier, un magistrat, voire un commerçant. Il ne voulait pas de ce navigateur sans avenir. Ann Bonney n'insista pas et partit.

Son mari était embarqué sur le navire d'un certain Charles Vane. Qui était-il? Vane était pirate, ni plus ni moins. Et Bonney ne l'ignorait pas, lui qui se chargeait d'écouler les marchandises que d'étranges navires débarquaient sur la côte. Des marchandises qui provenaient de pillages de vaisseaux. Bonney prenait ses précautions et dégageait ses responsabilités, en cas de contrôle des hommes du gouverneur, mais il ne voulait absolument pas que son gendre fût mêlé à cette activité.

Ann Bonney était-elle au courant du véritable métier de son mari? C'est possible, et la suite des événements allait prouver que, de toutes façons, l'éventualité de partager la vie d'un pirate ne lui répugnait pas.

Charles Vane, en voyant arriver un de ses matelots avec une femme, dut faire la grimace. Pour lui, c'était du « lest du diable » qu'il n'était absolument pas question de garder à bord. Il accepta, toutefois, de prendre le couple sur son navire jusqu'à l'île de la Providence où les jeunes gens comptaient s'établir. Arrivé à destination, le matelot trouva un emploi pour sa femme.

Celle-ci avait pris goût à la vie sur mer et n'envisageait pas de se morfondre sur l'île en attendant le retour de son mari. Une raison sentimentale influait aussi sur sa détermination. Au cours de la traversée, jusqu'à l'île de la Providence, elle avait été remarquée par le maître d'équipage du navire, John Rackam. Ann Bonney, qui n'était sans doute pas d'une vertu très rigide, avait répondu assez facilement aux avances

de Rackam puisqu'elle lui rendit plusieurs fois visite, alors que le navire était au mouillage.

Un après-midi, alors qu'elle était avec Rackam, un tumulte s'éleva : cris, galopades sur le pont, ordres lancés hâtivement, le tout ponctué de déflagrations lointaines.

Rackam sursauta. Il sortit de sa cabine et vit, à deux milles, des voiles entourées de la fumée des canons qui lançaient des coups de semonce. Des vaisseaux anglais avaient mis le cap sur la rade.

Charles Vane n'hésita pas. Il craignait de la part des officiers de Sa Majesté, des questions indiscrettes sur ses activités. Il donna l'ordre d'appareiller immédiatement. Les haches coupèrent les câbles des ancres et le navire pirate, libéré, prit la fuite.

Vane croyait qu'il allait être pris en chasse et qu'il devrait soutenir l'attaque des Anglais. Il se trompait. Il se passait quelque chose de bizarre. Les vaisseaux continuaient de tirer, mais à blanc et ne mirent pas le cap sur le fuyard. Vane poussa un soupir de soulagement. Il imagina qu'on l'avait pris pour un navire marchand ou encore que ce n'était pas lui qu'on recherchait. En réalité, Rodgers, le commandant de l'escadre anglaise, avait pour mission de proposer l'amnistie aux pirates.

Vêtue en homme

Cette méprise allait avoir une conséquence paradoxale : la naissance d'une femme pirate, Ann Bonney. Celle-ci avait été enfermée par Rackam dans sa propre cabine. Une fois au large, il se demanda ce qu'il allait faire de sa compagne. Il craignait d'avouer à Vane qu'il avait introduit une femme à bord, malgré l'interdiction qui en était

généralement faite sur les navires, selon les règlements des Frères de la Côte. Et, par ailleurs, il lui était impossible de garder Ann dans sa cabine.

Celle-ci trouva la solution. Elle lui proposa de s'habiller en homme. Rackam expliquerait qu'il avait engagé un nouveau matelot pour remplacer un déserteur : précisément le mari d'Ann Bonney qui était à terre au moment de l'appareillage brusque du navire.

Rackam accepta et la supercherie réussit. Ce cas d'une femme embarquée sous des vêtements masculins n'est pas unique. Le naturaliste de l'expédition de Bougainville autour du monde avait un aide qui se révéla être une femme qui, par la suite, se maria en Ile-de-France. En 1793, sur un des navires d'Entrecasteaux, mourait, dans le détroit de la Sonde, un jeune matelot. Celui-ci avoua être une femme qui, abandonnée par le père de son enfant, s'était enrôlée à Brest, grâce à une recommandation de complaisance.

Le cas d'Ann Bonney est plus surprenant. Au cours d'une attaque, elle ne cherchait pas refuge dans la cabine de Rackam. Un pistolet à la main et un sabre à la ceinture, elle prenait part à la lutte. Elle se distinguait même dès les premiers engagements, si bien que Vane lui proposa de prendre le commandement d'un brigantin capturé. Ann refusa pour rester avec Rackam.

Le brigantin fut confié à un certain Yeates qui abandonna d'ailleurs ses compagnons pour naviguer à son propre compte.

C'était une première brèche dans l'autorité de Vane dont les ordres commencèrent à être discutés par l'équipage. Nous savons que la société pirate était démocratique. Le chef pouvait être mis en accusation et sa destitution pouvait être mise aux voix. Ce fut le cas pour Vane.

Il avait décidé de prendre la fuite devant un puissant vaisseau français, alors qu'une partie de son équipage, menée par Rackam, voulait l'attaquer. On vota pour décider si le capitaine resterait en fonction. Une majorité se prononça contre lui. Vane quitta son bord. On lui donna un petit sloop, et il s'éloigna, avec quelques fidèles.

Le 24 novembre 1718, Rackam devint le chef des pirates. Il se montra plus actif et plus entreprenant que son prédécesseur. Il croisa entre les Antilles et les parages de New York, pillant des bâtiments de toutes nationalités. Au cours des engagements, le « matelot » Ann Bonney était toujours près de Rackam, soutenant l'ardeur des combattants et maniant la hache et le sabre.

Une deuxième femme...

On débarquait le butin dans une île déserte des Bahamas, et on repartait pour de nouvelles courses. C'est pendant l'une d'elles que fut capturé un jeune Anglais qui accepta de s'engager avec les pirates. L'équipage s'augmentait d'une seconde femme, car cette nouvelle recrue s'appelait Mary Read.

Mary Read était ce qu'il est convenu d'appeler un « garçon manqué ». Sa mère avait eu d'abord un fils qui était mort. Pendant une absence de son mari, officier de marine, qui disparut d'ailleurs en mer, elle avait eu une fille. Dès que celle-ci fut en âge de marcher, elle fut habillée en garçon. Sa mère voulait faire passer cette enfant adultérine pour le fils légitime qu'elle avait perdu, afin de sauvegarder les apparences.

Adolescente, Mary Read continua de porter des vêtements d'hommes, par habitude. Sa mère l'ayant délaissée pour courir les aventures ga-

lantes, elle fit plusieurs métiers dont celui de matelot sur un navire qui ne quitta guère de vue la côte anglaise. Mary, qui avait rêvé de voyages lointains, fut déçue. Elle s'enrôla dans un régiment de mercenaires, cantonné dans les Flandres. Puis elle quitta l'armée pour épouser un de ses compagnons.

Mary était redevenue une femme et son mariage aurait pu marquer la fin de ses aventures. Le couple s'établit en Angleterre où il tint une auberge, mais leur commerce périclita. Le mari mourut et Mary Read, de nouveau seule, fut désemparée. Décidément, assumer son état de femme ne lui avait pas porté bonheur. Elle s'engagea de nouveau dans l'armée puis, brusquement, décida de s'embarquer pour les Antilles.

Voici donc cette étrange femme sur le navire de Rackam. A bord, elle fait bonne impression. Elle attire la sympathie de certains pirates, sans qu'ils sachent au juste pourquoi... Et parmi eux, le lieutenant de Rackam, Ann Bonney.

Les deux femmes, se prenant réciproquement pour des hommes, se lient d'amitié et là, la situation va tourner au vaudeville. Ann Bonney tombe amoureuse du nouveau venu et lui révèle sa véritable identité. Mary Read est bien obligée de faire de même.

Rackam est mis dans le secret. Il est stupéfait. Il regarde Mary Read. Comment n'a-t-il pas deviné qu'elle lui jouait la même comédie qu'Ann Bonney jouait à l'équipage? Mais, à la prière de sa maîtresse, il accepta de garder Mary à son bord, à condition, bien entendu, qu'elle gardât les apparences d'un matelot et qu'elle continuât à faire son métier. Sur ce point, Rackam n'avait pas d'inquiétude. Il avait vu la jeune Anglaise à l'œuvre, lors d'un abordage, et avait constaté sa combativité, sa fougue et son courage.

Mary Read se bat en duel, par amour

Rackam allait être encore plus convaincu de la valeur du nouveau pirate en une circonstance inattendue : un duel. On sait que toute rixe était formellement interdite à bord d'un navire pirate. Mais si deux matelots avaient une querelle à vider, ils pouvaient en découdre à terre.

Et il se passa ceci. Read chercha querelle à un des pirates, une sorte de colosse avec lequel elle n'avait eu jusqu'alors que de bons rapports. Personne ne comprit son attitude. Personne sauf Ann Bonney.

Celle-ci savait que sa compagne était amoureuse d'un jeune homme qui s'était engagé sous le pavillon noir, on ne sait trop pourquoi. Il se disait artiste, épris de liberté et d'aventure. Naïvement, il avait pensé que la vie à bord d'un navire pirate lui permettrait de réaliser son rêve. Mary Read remarqua cet être qui tranchait sur la vulgarité des autres membres de l'équipage et s'en éprit. Elle s'en éprit en silence, bien entendu, jusqu'au moment où, avec l'autorisation de Rackam, il lui fut possible de révéler au jeune homme qu'elle était une femme.

Or, le garçon allait probablement mourir. Pourquoi? Parce qu'il s'était disputé avec un pirate et qu'il allait se battre avec lui. Et ce pirate était précisément celui que Mary Read avait provoqué.

Craignant que le jeune homme, mal aguerri, ne fût vaincu, elle voulut se substituer à lui. Elle était persuadée que son habileté au combat — elle avait été soldat —, son adresse, à défaut de force physique et surtout le désir de sauver celui qu'elle aimait, lui permettraient de se débarrasser de son adversaire. Et ce trait de caractère nous éclaire sur la personnalité ambivalente de Mary Read qui savait à la fois se conduire comme un

homme et réagir comme une femme. Il était convenu que les protagonistes emploieraient d'abord le sabre, puis le pistolet. Mary Read, plus agile, plus exercée aussi, tournait autour de son massif adversaire. Rapide, elle lui portait de larges coups. En grognant, le colosse répondait par des moulinsets auxquels échappait Mary Read, d'un simple mouvement de torse. Et tout se termina très vite : un cri monta, suivi d'une détonation. Le colosse gisait dans une flaque rouge.

De véritables chefs

Tranquillement, Mary Read nettoya son sabre, remit son pistolet à la ceinture et regagna le navire.

Après ce duel, l'autorité des deux femmes s'accrut. Leur combativité, leur audace, leurs initiatives surpassèrent celles du commandant en titre. Elles devinrent les véritables chefs des pirates. On le vit bien lors d'une aventure qui faillit tourner à la catastrophe.

Leur bâtiment était au mouillage à Cuba quand l'aube éclaira les silhouettes de deux vaisseaux. Rackam les observa avec attention, dans l'espoir de faire une nouvelle capture. L'un d'eux était certainement un navire marchand. Mais il sursauta en voyant l'autre : c'était un bâtiment de guerre espagnol.

Il comprit très vite ce dont il s'agissait. Ce dernier avait d'abord pris un bateau pirate. Puis on lui avait signalé la présence de Rackam dans une petite baie de Cuba. Le commandant espagnol l'avait très vite repéré et avait décidé de le prendre à son tour.

Rackam était inquiet. Son ennemi bloquait l'entrée de la baie. Il était impossible aux pirates de forcer le passage sans aller au massacre.

La journée passa, morne et tendue. Heure après heure, on atten-

dit une attaque qui ne venait pas. Rackam et ses hommes éprouvaient l'angoisse d'une situation sans issue. Abandonner le bâtiment et se réfugier à terre? Seuls quelques lâches auraient pu avoir cette idée et, s'ils l'eurent, ils ne l'exprimèrent pas. Ann Bonney restait silencieuse auprès de son amie Mary Read, ne se mêlant pas, pour une fois, aux membres les plus hardis de l'équipage qui parlaient de forcer le barrage et de donner l'assaut au vaisseau ennemi.

Cette dernière action était celle du désespoir. Ce qu'il fallait, c'était se libérer et reprendre la mer, mais pourquoi forcément sur leur navire? Ce fut Ann Bonney qui, dit-on, trouva la solution. Pour partir, il suffisait de s'embarquer à bord du navire pirate capturé, celui qui s'était embossé à l'entrée de la baie.

— Au milieu de la nuit, dit Ann Bonney aux hommes qui l'écoutaient avec admiration, nous nous embarquerons dans les deux canots. Nous envelopperons les avirons de chiffons afin de nager en silence. Nous n'emporterons que des armes.

— Mais les vivres, l'eau?
— Il y en aura à bord du navire que nous prendrons.

Et Ann Bonney continua de parler avec autorité, fixant le rôle de chacun, prévoyant tous les détails de l'opération.

Le soleil approchait de l'horizon. Les Espagnols n'attaqueraient donc pas avant le lendemain. Quand la nuit tomba, les préparatifs étaient achevés. Les canots furent débordés. Et l'attente commença.

Les étoiles tournaient dans le ciel. Les visages des pirates, dans l'ombre claire, étaient tendus. Plusieurs fois, Rackam fut tenté de donner l'ordre de départ, mais l'action aurait été prématurée.

Sur le vaisseau espagnol, les lumières s'éteignaient peu à peu. Seul un œil exercé pouvait discerner sa

silhouette lointaine. Enfin Rackam, avec l'accord d'Ann Bonney se décida.

Les canots commencèrent d'avancer. Seul un clapotis feutré troublait le silence. Les avirons plongeaient avec précaution dans l'eau noire. Les rameurs prenaient garde de créer le moins de remous possible, de peur que l'eau ne fût phosphorescente. Ils suivaient la côte de si près qu'ils risquaient de s'échouer. Enfin, la masse sombre du navire pirate à capturer se précisa.

Les canots se laissèrent porter par le faible courant. Chacun serrait son sabre ou son pistolet, retenant son souffle, épiant la moindre animation sur le navire.

Les Espagnols joués

Le premier canot aborda à l'arrière. Les pirates se hissèrent un à un sur le pont et ceinturèrent les quelques matelots, à moitié somnolents, qui assuraient une veille distraite, persuadés qu'ils étaient de ne courir aucun danger.

L'envahissement fut très aisé. Les Espagnols, ahuris, n'esquissèrent qu'une vague résistance. Rackam et sa bande furent rapidement les maîtres. Aussitôt, les poulis des manœuvres grincèrent, et à grands coups sourds, les haches s'attaquèrent aux amarres. Les voiles furent hissées avec une hâte inquiète. La coque commença à glisser sur l'eau noire.

A mesure que la terre s'enfonçait dans l'ombre, les pirates respirèrent plus librement. Même si le vaisseau espagnol s'apercevait de leur fuite, il ne pourrait le rattraper. Quand l'aube éclaira la mer, l'horizon était vide.

Rackam avait examiné son nouveau bâtiment. Dans les cales, il

avait trouvé assez de vivres et d'eau pour plusieurs semaines, ainsi que des munitions et des armes. Les gréements étaient en bon état, mais la coque était moins fine que celle de son navire précédent. Or, la vitesse était le principal atout des pirates, aussi bien pour la chasse que pour la fuite.

Dans la mer des Antilles, on captura des petits bateaux de commerce, mais les pirates subirent des pertes et leur nombre diminua dangereusement. Il restait assez d'hommes pour assurer les manœuvres, mais pas assez pour mener victorieusement un combat. Au cours des escales fréquentées par les flibustiers, on cherchait bien à recruter des hommes, mais en vain. Ce fait est significatif de la décadence de la piraterie dans ces parages, en ce mois d'août 1720. Beaucoup de hors-la-loi de la mer avaient profité du pardon du roi d'Angleterre et d'autre part, les flottes, mieux protégées et organisées se défendaient avec efficacité. Les occasions de prises se faisaient plus rares et celles-ci étaient moins fructueuses.

Une ruse d'Ann Bonney

Pendant un mois, Rackam et ses deux lieutenants ne rencontrèrent pas de navires. Mais un jour, à Point Negril, à la Jamaïque, la vigie signala un bâtiment à l'ancre.

— Si seulement j'avais assez d'hommes, dit Rackam.

— Des hommes, il y en a, répondit tranquillement Ann Bonney.

— Où cela ?

— Précisément sur ce bateau inconnu.

Rackam regarda sa maîtresse. Il ne comprenait pas.

— Nous avons besoin de compléter notre équipage, reprit-elle. Eh ! bien, négligeons pour une fois la

cargaison de ce navire.

— Comment veux-tu faire des prisonniers, puisque, justement, nous sommes inférieurs en nombre.

— Nous ne les attaquerons pas. Ce sont eux qui viendront à notre bord.

Elle s'explique. On invitera une dizaine de matelots. On les fera boire, bien boire, puis on appareillera. En mer, ils seront bien obligés de se rallier à eux, plutôt que d'être abandonnés, dans un canot, au hasard des vagues.

Ainsi fut fait. Rackam se faisant passer pour un capitaine revenant d'une longue navigation, proposa à quelques hommes de monter à son bord. On boirait du rhum, on échangerait les dernières nouvelles sur les événements qui s'étaient déroulés aux îles.

Après s'être concertés, neuf matelots suivent Rackam. Celui-ci remarque que ses invités emportent leurs armes, sans doute par habitude. S'il est un peu inquiet, il n'en laisse rien paraître et c'est avec cordialité qu'il fait à ses hôtes les honneurs de son bord. Ann Bonney propose à ces derniers de les débarrasser de leurs sabres et de leurs pistolets et, sans attendre leur réponse, elle donne l'ordre à ses matelots de s'en saisir.

On apporte du rhum. On trinque. Rackam, d'une voix enjouée, s'enquiert de ce qui se passe en Amérique. On lui répond qu'il y a moins de pirates sur les côtes.

Rackam rit et les autres l'imitent sans savoir pourquoi. Les gobelets sont encore remplis de rhum. Rackam qui allait vider le sien tréssaille. Brusquement, il se lève et s'en va.

Avec lui, tout l'équipage semble être pris de folie. Des hommes courent au cabestan, d'autres grimpent aux mâts, sans plus s'occuper des invités qui, ahuris, se regardent ! Que se passe-t-il ?

Pirates capturés et jugés

L'ancre dérape. Les basses voiles sont hissées. Nul doute, le navire appareille. Mais pourquoi ?

Parce qu'une frégate anglaise vient d'apparaître à l'horizon et que Rackam ne tient pas à être arraisonné par elle.

Il a raison. Et d'autant plus que Barnett, le commandant de cette frégate, a précisément reçu l'ordre de faire la chasse aux pirates. Il surveille, à la lorgnette, le bâtiment qui s'éloigne de la baie. Il lui paraît bien être celui de Rackam.

Ce dernier n'a aucun doute sur les intentions de Barnett. Il fait établir toute la toile, mais il doit hurler ses ordres. Ses hommes semblent incertains ; ils hésitent à lui obéir.

— Vous voulez donc être pendus, chiens ! Allons, pressez-vous.

— Précisément, ils ne veulent pas être pendus. Comprenant que la poursuite se terminera par leur capture, ils préféreraient se rendre. On leur ferait peut-être grâce. Tandis que s'ils combattent...

La distance entre les deux navires diminue. Rackam, lui-même, perd confiance. Il confie la barre à un matelot et descend dans sa cabine, une bouteille de rhum à la main, sans prendre garde aux injures des deux femmes qui se rendent compte qu'avec un tel équipage, leur capture par l'Anglais ne tardera pas.

Il n'y eut même pas de combat. Surpris, Barnett arraisonna le pirate sans difficulté. En prenant pied sur le pont, ses marins durent quand même mettre à la raison trois hommes qui luttèrent longtemps avant de se laisser capturer. Et l'un d'eux proférait des paroles incompréhensibles : « Si, au lieu de ces mauviettes, j'avais eu des femmes avec moi ! »

On pensa que cet étrange forban avait perdu la raison. Tout s'éclair-

cit, lors du procès, lorsque Ann Bonney et Mary Read révélèrent leur véritable identité.

Rackam fut pendu ainsi que plusieurs de ses compagnons. Les deux femmes furent condamnées à mort, elles aussi, mais il fut sursis à l'exécution, les amis d'Ann Bonney étant

intervenus en sa faveur. Quant à Mary Read qui attendait un enfant, elle tomba malade et mourut. Ann Bonney fut finalement graciée. Elle disparut et nul ne retrouva sa trace.

Robert de la CROIX ■

La « femme pirate » Mary Read se battit en duel par amour : se substituant à l'homme qu'elle aimait, elle blessa mortellement celui qui lui avait cherché querelle. (Musée de la Marine)

John Rackam connut une fin horrible : il fut pendu par les pieds en compagnie de ses camarades. (Musée de la Marine)



Mary Read avait embrassé la carrière de pirate un peu par hasard. Veuve et désespérée, elle s'était déguisée en homme et avait embarqué sur le navire que commandait Rackam et Ann Bonney (Musée de la Marine)

